

A mon grand-père (yayo) : témoignage d'une petite fille de républicain espagnol.

Je m'appelle Amélia Salmeron Pons et je suis née à Sabadell (province de Barcelone) en 1953.

En janvier 1939, après trois ans de combat mon grand-père, venant de Barcelone (où Franco venait de rentrer) est passé en France en compagnie de camarades républicains et anarchistes de son village situé dans la Matarrana en Aragon et dont il était maire.

Avant de passer la frontière, il avait renvoyé au village son fils (mon oncle) qui combattait à ses côtés pensant que, compte-tenu de son jeune âge, il ne lui arriverait rien (ce qui s'est avéré : trois jours de prison puis l'armée au Maroc).

A son arrivée en France, il fut interné au camp d'Argelès-sur-Mer. Il y resta jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale alors que certains de ses camarades furent envoyés au camp de Matahausen.

La journée il travaillait chez un agriculteur du coin, mais il devait rentrer tous les soirs au camp.

Ce qui l'a plus choqué, c'est le regard apeuré des enfants du village de l'autre côté du grillage ; l'aspect des internés devait sans doute y être pour quelque chose, lui-même ne s'étant pas reconnu sur sa photo d'identité.

En 1945, après guerre, il fût envoyé au Havre dans le cadre de la reconstruction.

Les autorités lui avaient délivré une carte de réfugié politique mais avec des restrictions géographiques ; cela aussi l'avait choqué.

Mon grand-père donnait de ses nouvelles à sa famille restée au village en Espagne, via une de ses sœurs qui habitait Barcelone et qui se rendait régulièrement au village. Ma grand-mère ne voulait pas que l'on sache où était son mari.

En 1942, ma grand-mère et ses deux filles (dont ma mère) ont tenté de rejoindre mon grand-père, en passant en France par le Pays Basque, mais en vain.

Elles ont été prises par la police franquiste puis mises en prison pendant quelques mois, à San Sébastian et Teruel. Le passeur, qui devait les aider, s'était fait arrêter.

Ensuite, elles ont regagné leur village en Aragon.

Leur maison était occupée, en partie, par les fascistes italiens qu'elles devaient nourrir et blanchir.

Leur vie fut difficile car c'était une « famille de rouge ».

En 1957 ma mère, mon père et moi sommes venus en France à cause de la répression franquiste dont mon père était victime (il avait tenté de monter des syndicats non officiels).

Ma tante et ma grand-mère ont suivi.

Nous nous sommes tous retrouvés en région parisienne. Mon oncle était déjà en France où il avait rejoint mon grand-père au Havre.

Mes grands-parents ont vécu à St Denis modestement au regard de ce qu'ils avaient en Espagne, mais heureux, entourés d'une partie de leur famille et d'autres amis espagnols. Jamais ils ne sont retournés en Espagne.

Leurs enfants et petits-enfants ont fait leur trou et ont réussi leur vie ici en France.

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com